L'écho de l'étroit chemin

Association Francophone des Auteurs de Haïbun
Journal trimestriel en ligne

N°32 - Août 2020

L'escalier

L'écho de l'étroit chemin

Association Francophone des Auteurs de Haïbun
Journal trimestriel en ligne

N°32 - Août 2020

Sommaire

Éditorial, *Danièle Duteil*
Sélection haïbun

Thème : L'escalier

- La vis des souvenirs, *Germain Rehlinger* p. 5
- De fonds en combles, *Jo(sette) Pellet* p. 7
- L'ai-je bien descendu ? *Régine Bobée* p. 11
- Le Puy-enVelay, *Marie-Noëlle Hôpital* p. 13
- Chez Grand-père, *Michel Betting* p. 15

- Sans titre, *Karine Chenesseau* p. 17

Thème libre

- Orgues, *Françoise Kerisel* p. 19

Coups de cœur du jury p. 21

Appel à haïbun : prochaines sélections p. 23

Article

- Haïbun et tanka-prose, that is the question! *Jo(sette) Pellet* p. 25

Compte rendu du Kukaï d'Anjou, par *Monique Leroux Serres* p. 29

Livres, par *Danièle Duteil*

- *Sur les chemins de l'après,* haïbun de Françoise Naudin-Malineau en hommage à Jean-Hugues Malilneau p. 39
- *Dérèglements de contes, haïbun,* tanka-prose de Daniel Birnbaum p. 43

Nos adhérents ont du talent : publications

- *The colour of the shadow / La couleur de l'ombre*, haïkus de Daniel Birnbaum, par *Danièle Duteil* p. 48

Annonces : Appel à haïkus et tankas p. 49

Concours Mainichi 2019 p. 50

Vie de l'AFAH : Actualité p. 51

Adhésion p. 53

Éditorial

ascenseur réparé
n'oubliant pas d'où je viens
je prends l'escalier[1]

L'écho de l'étroit chemin n° 32 aborde cette fois le thème de l'escalier. Pour l'anecdote, dans l'archipel d'Hawaï, se trouve le vertigineux « escalier du haïku », encore appelé "Stairway to Heaven", *Les marches vers le paradis* : 3922 marches jusqu'au sommet de la montagne, d'où l'on découvre un panorama fabuleux. Il est normalement interdit à cause de sa dangerosité. Qu'on se le dise !

Pas vraiment d'acrobates parmi nos haïjins qui sont allés chercher leur inspiration moins loin. Chez Germain Rehlinger (*La vis des souvenirs*), les escaliers de l'enfance remuent la mémoire profonde, ceux de Jo(sette) Pellet (*De fonds en combles*) foisonnent de vie à chaque étage, Régine Bobée (*L'ai-je bien descendu ?*) suit Mistinguett dans son ambitieuse ascension, Marie-Noëlle Hôpital gravit des marches dans de curieuses « entrailles de fer », Michel Betting, enfant (*Chez grand-père*) expérimente fièrement les escaliers de pierre de son aïeul, et Karine Chenesseau (*Sans titre*) entretient le mystère d'un passage obligé entre des murs blanchis à la chaux.

Le thème libre est illustré par Françoise Kerisel qui rend hommage à « ces merveilleuses boîtes à musique » appelées *Orgues*.

Les circonstances ont également conduit beaucoup de personnes à écrire sur le thème du (dé)confinement. Le fichier des textes est joint à cet envoi. Une fois n'est pas coutume, les lecteurs et lectrices voteront pour leurs cinq haïbuns préférés (cf. rubrique « Annonces »).

Jo(sette) Pellet, dans son article *Haïbun ou tanka prose, that is the question !* décrit son approche personnelle des deux genres.

La rubrique « Livres » réserve de belles lectures, dont *Sur les chemins de l'après* de Françoise Naudin-Malineau, qui rend hommage à Jean-Hugues Malineau, disparu en 2017, et *Dérèglements de contes* de Daniel Birnbaum, haïbuns captivants du début à la fin.

L'Assemblée générale de l'AFAH devra se dérouler cette année sur un mode différent, par visio-conférence vraisemblablement, fin octobre. J'avertirai un mois avant.

En attendant, je vous souhaite de bien vous porter. Continuez à être très vigilants pour vous et vos proches.

Bonne lecture !

Danièle Duteil

---

1. Philippe Macé : « Un haïku par jour », décembre 2019.

>

La vis des souvenirs

C'est un curieux escalier : quand on a terminé la montée, on se retrouve en bas, on n'a plus qu'à le remonter. Condamné à tourner en rond sur une boucle sans fin, comme les moines sur cette gravure d'Escher ou comme dans la bibliothèque du *Nom de la Rose*. Il n'y a pas de haut, il n'y a pas de bas, l'eau peut monter en bas ou descendre en haut, défiant la gravité.

Immeuble détruit
le colimaçon lancé
à l'assaut du ciel

Dans la maison l'escalier s'enroulait « normalement » autour du centre, colonne vertébrale distribuant les pièces. Le premier étage était celui de la nuit. Quand il avait quatre ou cinq ans, sa mère eut une maladie contagieuse, le paratyphus. Elle était alitée, bien sûr il lui était interdit d'aller la voir. À cet âge, comment accepter une telle séparation, provoquée par un « ennemi invisible » ? Pendant deux mois on l'a vécue.

Quelques mois plus tard son père montait seul à sa chambre, sa mère était partie visiter l'univers.

Il était attiré par la chambre remise, avec de vieux habits qui ne servaient plus mais permettaient de se déguiser et d'oublier, avec des objets mystérieux dont on inventait la fonction. Pas de livres, comme dans *La bibliothèque de Babel* – la nouvelle de Borges – où tout est écrit, dans toutes les combinaisons de lettres et de langues. La Bibliothèque est l'univers. Il se serait installé là, lisant, lisant, mais impossible de connaître le monde dans sa totalité.

Pas de problème…
dont l'éloquente solution
n'existât quelque part[1]

---

1. *La bibliothèque de Babel*, in Fictions de Jorge Luis Borges

Le deuxième étage était celui du grenier à grains. L'escalier devenait plus étroit, plus raide. C'est là que son père était tombé en arrière, un sac de blé sur le dos. Impossible de se relever, on diagnostiqua une hernie discale. L'hôpital local réalisa une des premières opérations de cette pathologie, avec succès. Ce grenier servait aussi d'espace de jeu pour nous, les enfants, une fois que le grain se faisait rare. Des lucarnes, on voyait la rue et c'était une bonne position pour apprendre le monde, à défaut de bibliothèque.

Dans l'escalier, les souvenirs courent sur les marches du temps et il sait que la troisième marche grince, que le bois s'est écaillé sous le poids de trop de pas. Au décès de sa tante, il débarrassa la maison et les toiles d'araignée semblaient déjà lui voler l'accès. Un de ces moments où il vaut mieux que la ferme s'anime à nouveau, que les chevaux grimpent l'escalier avec vous et toute la famille reconstituée.

Site urbex
le pilier s'est fait arbre
déjà un nid

Quand il faisait orage elle se réfugiait dans la cage d'escalier et poussait des « Ouh » à chaque éclair. Le chien, qui détestait le tonnerre, l'accompagnait. À eux deux ils faisaient l'orage. Elle disait que seuls les chiens intelligents craignent les phénomènes naturels. Mais cela se passait dans une nouvelle maison ; nous avions laissé l'autre orpheline.

Nuit de grand froid
les vitraux blancs des
feuilles d'acanthe

Germain REHLINGER (France)

De fonds en combles

Devant les fenêtres
une haie de bicyclettes
été comme hiver

Le rez-de-chaussée est un joyeux foutoir ! Dans les couloirs, des poussettes en file indienne, un barbecue géant, des chaises et tables pliées. Pêle-mêle dans les entrées et sous les escaliers, une panoplie de vélos à moult roues, trottinettes et autres moyens de locomotion pour bambins conquérants. Radeaux émergeant de ce capharnaüm, les lieux communs : une salle polyvalente, la buanderie et une chambre d'amis. Enfin un studio, où vit un Érythréen dans la vingtaine, souriant et diplomate, qui sait parler à chacun son langage ; et aussi le trois pièces d'une tribu en partance pour des lieux plus vastes, un bébé rondelet et rigolard ayant pointé son nez, à la grande colère de sa petite sœur.

Pour accéder aux étages, deux possibilités : l'ascenseur et les escaliers.
Si vous optez pour ces derniers, il n'y a qu'à suivre le chemin des Petits Poucets, soit les papiers de bonbons, jouets et autres traces de boue qui jalonnent les marches et vont en se raréfiant à mesure que l'on prend de la hauteur.

Deux volées de huit marches entre le rez et le premier. Au niveau intermédiaire, sur le mur de béton aveugle, une peinture représentant une façade et une fenêtre orange, ainsi qu'un soleil en terre cuite, accrochés là par la senior de l'appartement de gauche du premier, que l'absence de lumière déprime. Je la connais bien, cette originale, je vis avec elle depuis toujours !

Le nez dans les arbres
ou une échappée sur le lac
selon la saison

Sur le palier du premier étage, entre la porte de la senior et celle de ses voisins de droite, un échafaudage d'étagères où s'entassent et débordent les chaussures de toutes tailles d'une famille recomposée de quatre enfants plus une – née il y a un peu plus d'un an, chocolat au lait et à croquer. Les quatre aînés traversent parfois le living de la senior pour rentrer chez eux par le balcon quand ils ont oublié leur clef ; la petite dernière, elle, adore escalader les marches à quatre pattes et on la retrouve un ou deux étages plus haut, dans un équilibre instable et contemplant le vide d'un œil songeur. Quant aux deux femmes, elles s'empruntent régulièrement qui un citron, qui un oignon – parfois un artefact plus exotique comme une machine à coudre ou un tapis – et mutualisent le même parapluie. À celle qui l'égare la responsabilité d'acheter le suivant. Ça swingue, côté pépins !

Entre le premier et le deuxième – et entre le troisième et le quatrième –, d'énormes baies vitrées sur deux niveaux éclairent escaliers et paliers et offrent différents angles de vue sur les plantations de fleurs, fruits et légumes des balcons.

Surf à la surface
de la canopée et des toits
entre ciel et terre

Au deuxième étage, un tandem d'ingénieurs espagnols et un architecte italien et une psychologue suisse-allemande se font face sobrement. Pas de grands débordements, ni d'un côté ni de l'autre. Par contre ils ont en commun la main verte – et du coup un balcon luxuriant – et comptent quatre mômes à eux quatre. Les trois jeunes italo-suisses sont souvent réquisitionnés par la benjamine galicienne pour jouer avec elle dans les escaliers ou ailleurs. Ils n'ont guère le choix, nul ne pouvant résister à la fille unique ibérique, qui a du charme à revendre et sait très très bien ce qu'elle se veut !

Chants et zinzinules
à peine un peu plus haut
là où l'azur respire

C'est au troisième que s'arrêtent boue et autres amers enfantins. Et que veillent les fauves. Du côté gauche du palier, les Black Sisters – deux chattes noires – gardent jalousement leur grande maîtresse, prof de dessin, et leur petite maîtresse, une assidue du piano et du twirling. Tandis que du côté droit, chez la famille modèle de l'immeuble, vous accueillent les sifflements de deux morfals poilus que doivent nourrir *non stop* un couple d'architectes. C'est dire si les bâtisseurs ne chôment pas ! Quant à leurs deux lutins, l'un se glisse sur la rampe d'un étage à l'autre, atterrissant avec fracas sur les paliers et l'autre – une fille – essaie de convaincre la senior du premier d'adopter un rat ; déjà que cette dernière vient nourrir Quartz et Fleur Bleue (les morfals) et les Black Sisters quand tout le troisième part en vacances, pourquoi ne se chargerait-elle pas aussi d'un rat, hein ?!...

Les escaliers d'accès au dernier étage sont presque masqués par les grappes de fleurs flamboyantes d'une plante rouge à lèvres[1] qui déferlent des hauteurs. Et sur les marches de béton décoffré teint en blanc, on pourrait presque tenir salon, tant elles sont rutilantes, lisses et tièdes au toucher. Forcément, presque personne ne monte à

---

1. Red Lipstick Plant ou Æschynanthus lobbianus.

pied jusqu'au sommet de la maison. Sauf parfois le locataire de l'attique de droite, un urbaniste alerte et sportif. Par contre la dame de celui de gauche, une presque nonagénaire aux yeux bleus et aux cheveux blancs – mais sans une ride ! –, emprunte l'ascenseur pour s'économiser les genoux.

Le lac sous les pieds
les nues à portée de main
Dieu existe-t-il ?

Le palier du quatrième et dernier étage est inondé de lumière. On s'y surprend à rêvasser en contemplant les nuages à travers le velux. Pas étonnant que l'Aeschynanthus lobbianus de la doyenne se sente au paradis, exulte, explose et ruisselle jusqu'au troisième ! Quant à sa propriétaire, c'est là qu'elle reçoit, car dans son appartement surencombré, on ne glisserait pas un meuble ou un objet de plus. Encore moins un visiteur… Alors quand elle souhaite prolonger une causette, elle propose le banc de son voisin, l'urbaniste déjà cité.

Jo(sette) PELLET (Suisse)

L'ai-je bien descendu ?

Dès la reprise du Casino de Paris par Raphaël et Léon en 1914, on m'avait baptisé « Dorian, l'échelle de lumière ». Ah ! J'en ai vu des belles gambettes tricoter à mes pieds, de la Goulue - qui avait quitté le Moulin Rouge pour venir chez nous avec ses copines Nini Patte-en-l'air, la Fauvette, Rayon d'or, la Môme Fromage et Grille d'Égout, toutes spécialistes du grand écart - à Joséphine la jeune Vénus noire, sans parler de la toute jeune Mis Tinguette (avec un e) qui se contentait de chanter « la môme du Casino » en début de spectacle pour deux francs par jour.

L'escalier infini
cauchemar et obsession
de mathématicien

Ce n'était pas encore elle la vedette. Celle qui avait l'honneur de descendre le « grand escalier Dorian », c'était Miss Gaby, la gracieuse et fantasque Marseillaise tout juste rentrée d'Amérique avec son partenaire Harry, dans une revue mise en scène par le génial Jacques Charles. Pour les fêtes de la fin d'année 1917, il s'était surpassé, métamorphosant le Casino en noir, rouge et or dans une profusion de laques chinoises ; et moi, surplombant la scène, en escalier de lumière, que Miss Gaby, comme une apparition en robe de fée constellée de pierreries, descendait de manière époustouflante.

Escadaria Selaron
envolée en rouge et or
grande folie

Ce n'est qu'après le départ des deux vedettes l'année suivante que la Mistinguett obtint la reconnaissance tant attendue. Elle put même choisir son partenaire en la personne de Maurice Chevalier, qui l'accompagna ainsi dans les reprises de revues à succès et les nouveaux spectacles. Et toujours, le final spectaculaire était la descente du grand escalier dans un bouillonnement de plumes et de strass. Devenue gloire nationale, elle triomphait sur d'autres scènes étrangères.

Ellipse grise
au musée du Vatican
montée au ciel ?

Jusqu'au retournement de situation en 1933, lorsqu'on commença à monter la revue « Vive Paris ». Considérant qu'elle était l'unique à pouvoir exécuter correctement la descente de mes fameuses marches, elle briguait le rôle de Célimène, qu'elle n'obtint pas. La toute jeune Cécile fit sans doute montre de qualités de comédienne qu'elle-même ne possédait pas. Profondément dépitée, la Mistinguett s'empressa de se placer à l'avant-scène le jour de la première, pour pouvoir jouir du spectacle de la dégringolade de sa concurrente, affirmant haut et fort de sa gouaille magistrale qu'elle allait « se planter ».

Le souffle court -
pourquoi ne pas le monter
du haut vers le bas ?

Mais la jeune femme se doutait bien qu'on l'attendrait sur cette descente. Elle la travailla donc d'arrache-pied, montant infatigablement mes marches et les redescendant avec un soin tout particulier. Si bien que, dans un décor fabuleux où j'apparaissais tout habillé d'or, elle fit un sans-faute, une prestation remarquable dont je ne suis pas peu fier.

Arrivée en bas, elle lança à son aînée la fameuse apostrophe : L'ai-je bien descendu ? qui par la suite fut attribuée par erreur à la Mistinguett.

Régine BOBÉE (France)

Le Puy-en-Velay

Au début de l'hiver, juste après Noël, je roule sur les routes humides du Massif Central. Pluie et brouillard posent une chape de plomb sur les paysages de Haute-Loire. On ne voit rien des cônes volcaniques, des pierres de lave cendrées. La préfecture de ce département porte encore les stigmates des échauffourées des gilets jaunes, elle a failli brûler, la colère populaire n'épargnant pas la France rurale, profonde. Le jour est mal choisi pour visiter le Puy, la vieille ville soigneusement conservée dans le jus du Moyen Age, pour arpenter les pavés, pour admirer la sombre cathédrale d'où partent les pèlerins vers Saint-Jacques de Compostelle. Il faut monter pour accéder à l'édifice, rues étroites, pentes raides, marches à gravir. La crèche est illuminée. Une statue de Marie, fine et splendide, attire les regards sur la Nativité, reléguant dans l'ombre la célèbre Vierge noire qui trône en ces lieux.

La flamme des cierges
un reflet sur les parois
d'anciennes prières.

Un cloître conduit à des salles où sont exposées des broderies somptueuses, des ornements d'autels, des nappes, des chasubles aux couleurs étincelantes, aux reliefs étonnants, tableaux de fils d'or et d'argent de toute beauté, des œuvres venant de loin, des quatre points cardinaux, d'époque de patience, de labeur lent, long, réunies là, comme un écho : les dentellières du Puy travaillaient leur vie durant, silhouettes courbes, penchées sur un ouvrage rond ou carré.

Veille des Moires
sur la trame du destin –
le fil est brisé.[1]

Pourquoi ne pas aller encore plus haut, jusqu'à la statue, sans doute rutilante au soleil, qui domine la cité ? La journée s'enveloppe dans un manteau de grisaille, une bruine insistante, une brume persistante. Le chemin est désert, la Vierge colossale paraît bien rouillée, je découvre médusée qu'elle est entourée de canons. Marie n'a pourtant rien d'une Amazone, mais je m'aperçois qu'elle réalise à merveille l'alliance – l'alliage – du sabre et du goupillon. Grâce à la victoire sur l'ennemi, Notre-Dame s'élève désormais : elle est faite de la substance même des armes de l'adversaire, des canons fondus, pieusement convertis. Cependant sa masse énorme, écrasante, s'avère creuse. Je franchis la porte, pénètre à l'intérieur de la sculpture ; un large escalier

---

1. Allusion mythologique aux Moires ou Parques qui coupent le fil de la vie humaine.

m'invite à escalader les entrailles de fer, la robe est opaque, peu à peu le colosse se resserre, j'arrive aux épaules, l'escalier se poursuit en spirale, en colimaçon, voici la tête. Pour atteindre les yeux, le sommet du crâne, une échelle… un couvercle difficile à soulever en cet après-midi maussade, je n'émerge pas à l'air libre, où d'ailleurs le panorama se dérobe obstinément… Je redescends rapidement, déçue, le souffle court.

C'est alors qu'aux pieds de Notre-Dame de France, le voile se déchire, l'écharpe brumeuse se dissipe… Le paysage se déploie, les pointes des clochers tissent, telles des aiguilles, une toile invisible pour relier la terre au ciel.

Marie-Noëlle HÔPITAL (France)

Chez grand-père

Chaque dimanche, nous rendions visite à mon grand-père, à une heure de chez nous, une heure qui nous paraissait longue car, en ce temps-là, les autoroutes et autres voies rapides n'étaient pas aussi développées qu'aujourd'hui. Nous prenions les petites routes, nous traversions les villages, et du trajet, le moindre détail peu à peu s'incrustait dans ma mémoire, jusqu'à devenir indélébile. Aujourd'hui, lorsque par extraordinaire il m'arrive d'emprunter cet itinéraire, je conduis sans réfléchir, comme en pilotage automatique, la curiosité anesthésiée par l'habitude, le sens de l'observation endormi par les rêveries induites par la conduite.

Arrivés en fin de matinée, nous mangions un excellent repas préparé par ma tante, qui habitait avec lui et, après le café, nous, les hommes, catégorie dans laquelle je m'incluais d'office, malgré mes huit ans, nous montions voir l'élevage de lapins, et visiter le jardin. Je suivais donc mon père et mon grand-père. Nous traversions le couloir de l'immeuble d'en face, débouchions dans une petite cour et là, devant nous, se présentait un escalier : il semblait me narguer de toute sa hauteur, qui me paraissait considérable. Les marches de pierre étaient grandes, plus grandes que la normale, irrégulières, usées, froides… chacune d'entre elles représentait pour moi presque une escalade, et pourtant, cet escalier, je l'aimais. D'abord pour la majesté et la puissance qu'il dégageait, mais surtout parce que j'avais l'impression de grimper vers un paradis rempli d'inconnu, d'aventure et de mystère. Chaque dimanche, bien que son sommet n'eût plus de secret pour moi, mon imagination s'emballait.

film d'aventures
aux effets spéciaux grossiers
croire sans douter

À mi-chemin, au niveau du palier, mon grand-père sortait une clef de sa poche, ouvrait le lourd cadenas, défaisait la grosse chaîne, soulevait le loquet de la vieille porte en bois, grise et usée, tournait un interrupteur. Alors nous pénétrions dans son antre, un genre de caverne remplie de clapiers où vivaient près d'une centaine de lapins. Quelques commentaires étaient échangés sur les plus beaux rongeurs, sur les différentes races, sur la probabilité de prochaines naissances, et ainsi de suite.

Mon grand-père saisissait ensuite sa faux, la maintenait debout, la lame en haut, caressait cette dernière avec sa pierre à aiguiser : des mouvements rapides et réguliers, d'une grande précision, qui donnaient une fausse impression de facilité ; ils avaient été en fait répétés des centaines de fois. Puis il chargeait la faux sur son épaule, s'emparait d'un sac de jute, et nous ressortions pour continuer l'escalade jusqu'au potager, dont

nous ne manquions pas d'admirer les plantations. Ensuite, nous montions encore, marchant sur un étroit sentier, jusqu'au verger, où mon grand-père, après s'être craché dans les mains, fauchait – la faux tranchant l'herbe émettait alors une sorte de musique hypnotique qui avait le pouvoir de m'apaiser. Quand il avait fini, nous remplissions le grand sac de jute de cette herbe fraîche et odorante, nous octroyions une petite pause, admirions le carré de vigne au-dessus de nous. Mon grand-père faisait une horrible piquette qu'il était le seul à boire, coupée d'un peu de limonade… Enfin, nous redescendions. Il nourrissait alors les lapins de ce que nous venions de récolter, avec des gestes rapides et efficaces mais sans précipitation. Je pense qu'à ce moment-là il était heureux, préoccupé par rien qui ne fût son occupation du moment. Il en était de même, j'en suis persuadé, lorsqu'il travaillait dans son carré de vigne ou dans son jardin, suivant de fait les principes philosophiques de Voltaire. Sans doute possédait-il un sens inné de tout ce qui avait trait à la terre.

dans le jardin
binage et désherbage
jouir de n'être rien

La descente de l'escalier de pierre n'était pas une mince affaire pour mes gambettes d'alors. De même, à l'adolescence lorsque, rêvant de me servir de mes muscles tout neufs, je demandais à participer aux vendanges, non plus en tant que cueilleur, mais en tant que porteur. Jusque-là, j'avais hésité, car j'avais bien remarqué que faire la descente, chargé d'une hotte remplie de raisin, demandait une attention de tous les instants. J'avais bien vu que mes aînés souvent trébuchaient ou glissaient, et même parfois évitaient la chute de justesse. Mais, cette année-là, je me sentais prêt, et l'envie de franchir le pas était par trop forte. Avec l'accord de grand-père, je pris donc mes nouvelles fonctions avec joie. Comme je m'y attendais, les deux ou trois premières descentes furent un peu périlleuses : je fis quelques dérapages moyennement contrôlés qui me firent répandre un peu de raisin sur la chaussée et m'écorcher les genoux. Mais ensuite mon pied s'assura et les trajets suivants se firent sans encombre.

erreur après erreur
grandit la sagesse
chemin sans fin

Michel BETTING (France)

Sans titre

« Tiens ! vous êtes là ! » fit l'homme en descendant les escaliers. Il me dépassa et se dirigea vers la porte extérieure. S'apercevant soudain que je ne lui avais pas répondu, il se retourna.

seule au bas des marches
genoux serrés dans mes bras
la cloison trop fine

Il ne bougea pas. Peut-être crut-il que j'allais enfouir mon visage dans mes mains et me mettre à pleurer là, au pied de l'escalier, devant lui. Il fronça les sourcils. Il ne voulait sûrement pas voir cela, cette torsion de mon image habituelle, non, pas voir cela, cette intimité soudaine, non, je devais sourire et cuisiner, cela était stable, cadrait avec mon travail, ne rien voir d'autre, non, pas s'écrouler le carton plâtre et la femme derrière, sa chair, sa fissure non, pas voir cela, pas de place en lui, chacun, au fond, un peu, alors cela, non, pas de place. « Je dois y aller, dit-il à mi-voix, en reculant d'un pas, je... ». Il gagna la porte extérieure et sortit. Je serrai davantage mes genoux dans mes bras. Ce matin-là, dans l'escalier, Jacques croisa Cathie auréolée de ses boucles brunes ; elle montait à la mansarde. Des trois citadines arrivées la veille, Cathie était la vive, l'habillée de rouge, celle aux yeux maquillés et aux ongles vernis. En apercevant Jacques dans l'escalier, Cathie s'appuya d'une main au mur, et l'homme remarqua combien tranchaient ses ongles écarlates sur le mur blanchi à la chaux. Il détourna les yeux : quelle agitation autour de Cathie, toujours, comme si elle attirait à elle la lumière, les couleurs et les regards. À son contact, l'air semblait remuer, rebondir, créant autour de son corps un halo mordoré qui accentuait les formes et les couleurs. Jacques n'aimait pas la croiser ainsi, sans personne autour d'eux. Une telle perturbation de l'espace suscitait en lui un vertige inhabituel, qu'il ne parvenait à maîtriser qu'au prix d'une raideur accrue de tout son corps.

ongles écarlates
face au veston élimé
l'escalier étroit

Alors il s'agrippa à la rambarde de l'escalier, et l'agitation colorée de Cathie passa. Longtemps, Jacques fixa le mur blanchi à la chaux : y ondoyait encore une auréole rouge.

Karine CHENESSEAU (France)

Orgues

De Souvigny je me souviens.
Bien sûr l'incendie de Nantes nous bouleverse,
et surtout la destruction du grand-orgue de splendeur…
Au temps où je vivais dans l'Allier, une collègue, enseignante,
nous emmenait au pleuré Saint-Pierre et Saint-Paul, de Souvigny,
au même nom que la cathédrale mise à mal.
Elle y jouait régulièrement, souvent seule, à l'orgue datant de 1780,
immense instrument à vent, au large pédalier, aux trois claviers, aux 28 jeux, avec ces sons du fond des temps.

Souffle de l'orgue -
sa respiration
envahit le chœur, la nef

Elle y donnait un seul cours dans l'année, à propos du facteur,
François-Henry Clicquot et sa famille d'organistes : ils en ont créé,
entretenu des centaines.
Mon amie voyageait sur leurs traces : Poitiers, Troyes, Rouen…
Le grand-orgue de Saint-Sulpice la hantait, et ses 7 000 tuyaux.
Que ce « Je me souviens »' rende hommage à ces merveilleuses boites à musique.

Françoise KERISEL (France)

Coups de cœur du jury

Sans titre, de Karine Chenesseau,

Par *Monique Leroux Serres*

Ce texte est très original. Il est très fort, et flou en même temps. Il comporte énormément de non-dits, d'évocation.

Il s'est passé quelque chose dans cet escalier, quelque chose de difficile, voire d'impossible à dire... Quelque chose qui fait que la jeune femme reste assise, les genoux repliés dans les bras, qu'elle ne réponde plus aux salutations, que le passant n'ose pas s'en mêler... quelque chose qui a fait que de chair, elle devienne plâtre et larmes.

Cathie : est-ce elle qui ne peut plus dire « je » après avoir été violentée, ou une autre femme qui fait tourner la tête à son homme ?

L'imagination du lecteur, se met en route, glisse sur différentes pistes...

J'aime le titre « Sans titre » car il ne donne aucune solution.

Et l'on reste longtemps à « s'abîmer » sur les expressions « cloison trop fine » du premier haïku, ou « de la chair et sa fissure ».

Cet escalier était trop étroit pour laisser place à la liberté des deux corps dont l'un (ou les deux ?) subissait l'attraction de l'autre

Ce texte, très court, explose à la fois d'érotisme, de violence, de souffrance... Une réussite !

Monique LEROUX SERRES (France)

De fonds en combles

De Jo(sette) Pellet, par *Danièle Duteil*

Quelle vie foisonnante ! À chaque étage de l'immeuble, sa surprise. Une sympathique manière de visiter les lieux et de faire connaissance avec leurs propriétaires. Un inventaire de tous les recoins et de toutes les figures qui animent joyeusement cet espace partagé en une belle mixité sociale et générationnelle. Un habile déploiement vertical distribué par un escalier commun qui permet à chaque palier un autre déploiement, horizontal cette fois, découvrant la vie de chacun des occupants, privée et en interaction avec tous les autres résidents. Cette vision est encore doublée, à chaque niveau intermédiaire, d'une autre, beaucoup plus large, portée par le haïku, telle une pause salutaire : celle de l'environnement extérieur, « échappée sur le lac », sur les toits « entre ciel et terre » ...

J'aime le procédé, prouesse « architecturale » digne de Pérec, qui permet au regard d'explorer chaque espace, intime ou collectif, du joyeux bazar du rez-de-chaussée au balcon luxuriant, en passant par le mur aveugle, les baies vitrées, pour enfin accéder au dernier étage – qui se mérite ! – inondé de lumière. Cette plaisante visite est accompagnée des commentaires éclairants de l'auteure, campant chaque personnage physiquement et par tranche d'âge, socialement, psychologiquement… je dirais aussi géographiquement, selon la répartition dans l'espace, l'origine aussi, puisque plusieurs nationalités se côtoient. À la fin de la lecture, on a l'impression d'avoir fait un grand voyage. Bravo !

Danièle DUTEIL

Prochaines sélections

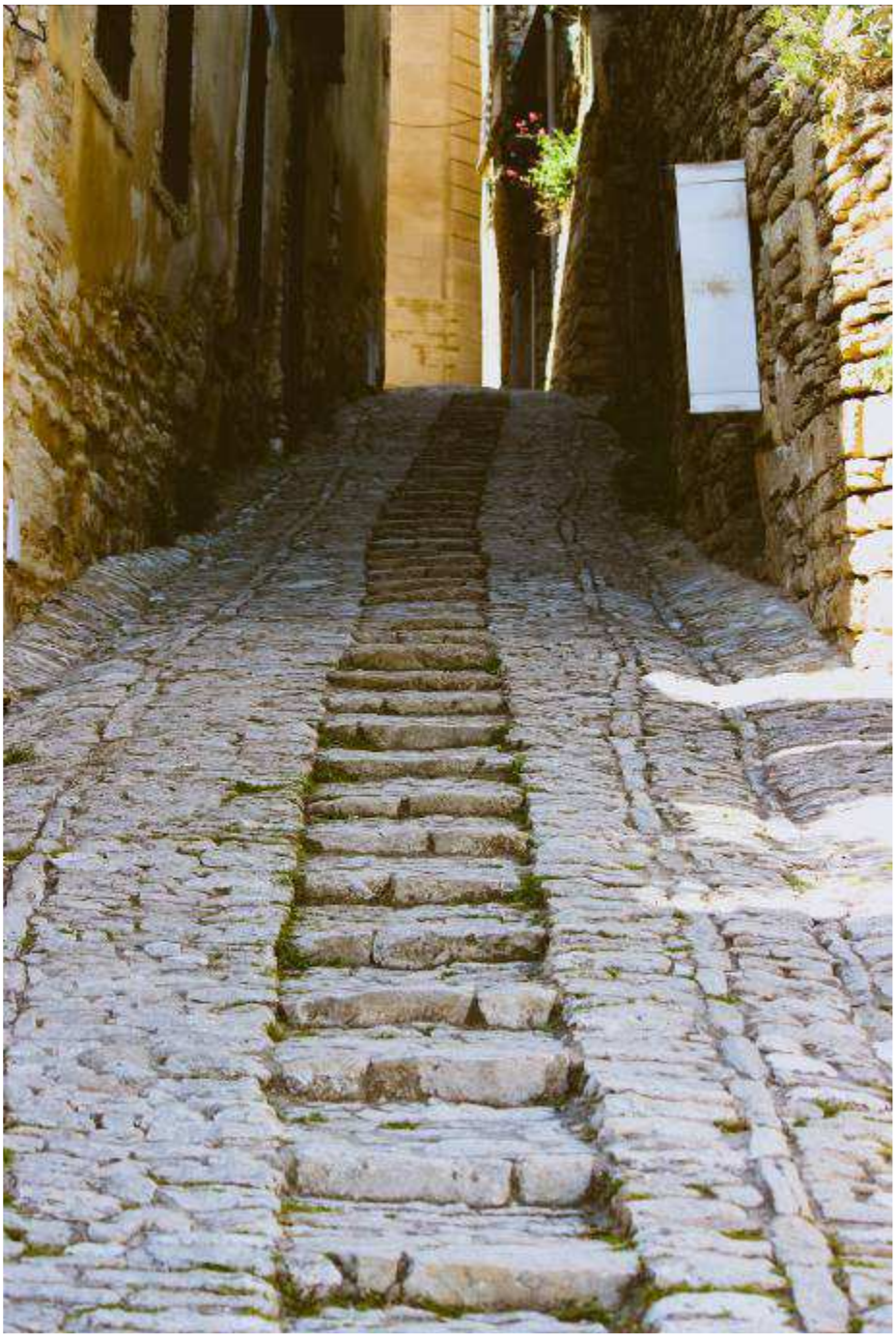
Pour *L'écho de l'étroit chemin* n° 33

Thème : Le livre, l'écriture / Ou thème libre
Date limite d'envoi : 01 octobre 2020
Adresser un seul haïbun par personne : fichier Word, caractères 12, sans effets spéciaux de mise en page – Ou un haïbun lié / tanka-prose lié (écriture enchaînée à deux ou trois personnes), sur le thème ou sur un thème libre.
À : echo.afah@yahoo.fr

Pour *L'écho de l'étroit chemin* n° 34

Thème : Le feu / Ou thème libre
Date limite d'envoi : 01 janvier 2021
Adresser un seul haïbun par personne : fichier Word, caractères 12, sans effets spéciaux de mise en page – Ou un haïbun lié / tanka-prose lié (écriture enchaînée à deux ou trois personnes), sur le thème ou sur un thème libre.
À : echo.afah@yahoo.fr

Toute participation vaut autorisation de publication.



Article

Haïbun ou tanka-prose, that is the question! Réflexions d'une haïjin et kajin convaincue

Par Jo(sette) Pellet

Je suis reconnaissante aux Japonais d'avoir impulsé le zen, le haïku, le tanka et tous leurs descendants et associés, que j'ai adoptés au fil du temps et des rencontres et que j'expérimente depuis maintenant une quinzaine d'années avec un intérêt et une passion qui ne faiblissent pas.

Cependant, en Occidentale contemporaine et de par ma nature, je ne suis pas très proche du Japon et de sa culture. Ce n'est donc point tant la théorie et l'histoire de ces formes poétiques qui me font vibrer – j'ai suffisamment de collègues érudits en la matière et qui savent nous en parler – que leur utilisation dans ma pratique de l'écriture.

D'aussi loin que je me souvienne, j'ai toujours écrit, mais essentiellement de la prose. Mon premier contact avec le haïku s'est fait au cours d'une *sesshin zen*[1], où chaque jour nous pratiquions en alternance quelques heures de *zazen*[2], *kinhin*[3] et autres disciplines *zen*, et quelques heures de ginkgo et atelier de haïku. Le tout à l'Escurial, près de Madrid. C'est donc là que je suis tombée dans la marmite. En effet, quoi de plus compatible avec l'instant présent que le haïku ?

Quelques années plus tard et grâce à la *Revue du Tanka francophone*, j'ai découvert le tanka. Et presque simultanément le haïbun et le tanka-prose. Qui m'ont permis de marier le haïku et le tanka avec mon vieil amour de la prose.

Là mon bonheur a pris de l'ampleur et de la rondeur et la corde un peu de mou ! 😊

En effet, quels merveilleux partenaires que le haïku et le tanka !

Pour moi le haïku est un flash, un instant d'éveil. Exigeant une présence, attention et transparence à l'environnement. À n'importe quel moment, lors d'une

---

1. Période intensive (généralement de plusieurs jours) de méditation zazen dans un monastère ou un lieu de retraite zen.
2. Assise en silence.
3. Marche méditative.

balade en ville ou dans la nature, tout à coup une image – ou un son, une sensation, une odeur, un détail – me saute aux yeux et au cou ! Mes meilleurs haïku sont toujours venus me chercher et se sont imposés tout de suite presque au mot près. Ceux que je veux cueillir à tout prix, que je triture et où je dois peser chaque mot, sont souvent coincés aux entournures, une vue de l'esprit plutôt qu'une bouffée de fraîcheur, du mental plutôt que du ressenti.

Par contre le tanka, c'est moi qui vais le chercher – dans mes souvenirs, ma vie, ma trajectoire, mon environnement, ou alors dans mon imaginaire. Je m'y installe, prends mon temps, plonge en moi, réfléchis, me laisse sentir, avec le souci d'exprimer le plus justement possible mes émotions, mes sentiments et/ou pensées.

Pour moi, tant le haïku que le tanka sont un plus pour la prose, qu'ils mettent en valeur et soulignent. Et vice-versa. Placés au bon endroit et bien tournés, le haïku et le tanka sont des bijoux au cœur de la prose et devraient amener le lecteur à un arrêt sur image, une légère pause où reprendre son souffle, sourire ou s'extasier.

Maintenant, pour en venir à la question : « haïbun or tanka-prose ? » ...En fait, après une période d'apprentissage – et même si je suis convaincue que dans ces genres poétiques on reste toujours un peu débutant.e –, je n'ai plus à devoir réfléchir : ça se fait tout seul. Non pas en fonction de la longueur de la partie prose, mais plutôt selon le type de texte ciblé et son contenu. Pour un récit de voyage, par exemple, j'adopte plutôt le haïbun, car le haïku m'aide à poser – montrer, décrire – le décor de manière « légère », m'évitant ainsi de longues descriptions en prose du paysage ou de « l'atmosphère ». Tandis que le tanka-prose s'impose quand je vise un texte plus grave, dans le registre de l'affect ; qui cible les sentiments et les émotions ou une réflexion sociale et/ou psychologique.

Par exemple, pour le recueil conjoint *Revue du Tanka francophone* / *L'écho de l'étroit chemin* – donc à la fois de haïbun et tanka-prose – sur le thème de la fugue, quand j'ai décidé d'écrire une nouvelle (*Mais où aller ?*) sur un petit garçon qui se réfugie dans une vieille conduite d'eau au bord de la rivière pour échapper aux violences de son père, à l'évidence la dite nouvelle se devait d'être un tanka-prose. Les tanka suggérant de manière poétique les pensées et sentiments de l'enfant.

Par contre, *La volière vide - Fughetta*, toujours dans le même recueil, qui raconte l'histoire un peu surréaliste d'une créature un peu fofolle et qui s'agite beaucoup dans une volière, devait être un haïbun ! L'action et le personnage étant dans le mouvement, la musique, le rêve, il me fallait la légèreté du haïku et non la gravité et profondeur du tanka.

---

4. *Revue du Tanka francophone* No. 36, Spécial haïbun et tanka-prose, février 2019.

Mais on peut tout à fait imaginer interchanger les rôles. Dans *Nostalgias Olimareñas*[5], récit s'insérant dans une période historique et sociopolitique tendue en Uruguay, j'ai choisi le haïku – et donc le haïbun – pour alléger la tension dramatique de la prose et introduire un peu d'air et de poésie.

Donc dans la plupart des cas on peut tout aussi bien décider de faire d'un texte un tanka-prose ou un haïbun. La question étant de savoir où l'on veut braquer le projecteur, ce que l'on veut dire, quels effets on vise et le type de structure choisi. Ensuite c'est simple, les haïku ou les tanka arrivent, tout naturellement.

Les contrastes s'attirent, mais parfois les points communs aussi !

Et il arrive même que les deux – tanka et haïku – s'imposent, comme dans mon texte *L'expérience des gouffres*[6], qui est un texte « grave » sur une expérience assez lourde et passablement « hors norme ». Au début s'est imposé un tanka, pour introduire le propos et souligner la citation de Proust. Puis ensuite sont arrivés des haïku, pour alléger la prose et ancrer l'expérience dans la réalité, dans du très concret. Alors dans ce cas, va-t-on parler de haïbun ou de tanka-prose ? Qu'importe le nom, pourvu que le mariage soit heureux ! 😊

Enfin on peut aussi raconter une histoire sans prose et seulement dans une succession de haïku (je l'ai fait – et je ne suis pas la seule – dans mes recueils de voyage) ou de tanka.

J'ai l'air de dire tout et son contraire et c'est bien là où je voulais en venir : foin de carcans et cadres trop rigides, pour moi il s'agit de trouver la forme qui se prête le mieux à mon propos et au type de texte que je veux faire passer – nouvelle, poème en prose, récit, journal, etc.

---

5. *Autour de Proust*, recueil de tanka-prose et haïbun, éditions du tanka francophone, 2020.
6. *L'écho de l'étroit chemin* No. 29, revue de l'association francophone des auteurs de haïbun (AFAH), août 2019.

Jo(sette) PELLET (Lausanne, juin 2020)

Compte rendu du kukaï d'Anjou
18 juin 2020
Par *Monique Leroux Serres*

Pour cette dernière séance de l'année, nous avons abordé le haïku inclus dans la prose : le haïbun. Chacun est arrivé avec son texte. Pour beaucoup, c'était la première expérience du genre. Nous n'avons pas procédé à un "concours" comme pour le kukaï habituel de haïku, mais nous avons lu tous les textes, et nous les avons commentés en portant notre attention sur le lien de la prose et du haïku.

Texte 1

Ce pont au loin
témoignage d'après-guerre
sur l'eau émeraude

Mon enfance m'emplit à chaque pas dans le sable doux, dans les regards qui lisent le passé dans le paysage. Retour aux sources du souvenir. Solitude sereine puisque, d'une année à l'autre, rien ne change que l'infime. Le bruit de la mer berce tous ces temps qui reviennent et se superposent. Dans quel espace intime attendaient-ils de renaître aujourd'hui ?

Le vent crée la vague
et je ne sais l'arrêter
même sur la page

Annick DANDEVILLE (04/09/19)

On a apprécié l'ensemble ; chaque haïku a sa raison d'être. Le premier nous inscrit dans un paysage concret et pose avec l'histoire le sujet de la mémoire.

Le dernier associe la mer et la force du souvenir, et introduit à la fin le sujet de l'écriture, « page » faisant écho à la « plage » de la prose.

Texte 2

Le chemin est large maintenant, la faucheuse est passée par là et s'est arrêtée là au mur d'orties. La fraicheur sort du bois à ma droite, la lisière recule à chacun de nos pas déroulant lentement l'attente. Déroulant lentement l'attente, nous savourons le tilleul encore caché. Pourtant nous y voilà. De l'attente déroulée lentement, une mélodie légère s'écoule de tes arches lilliputiennes…

Des notes fluides
Sous le pont de mon enfance
Sautillent sur les pierres.

mes ancêtres t'avaient nommé de leur savoureux patois le Pontquibreuille du temps des pleines eaux, en un seul mot dans ma mémoire d'enfant. Sur le chemin aujourd'hui, large maintenant, j'accours lentement.

Guilaine BIDET-EMERIAU

Promenade dans un lieu d'enfance retrouvé. Le haïku gagnerait peut-être à comporter une césure pour rompre son rythme de phrase et trancher plus avec le rythme de la prose.

Texte 3

soleil vertical
route étroite au bord du vide
le bruit des cailloux

La Citroën décapotable gris métallisé gravissait lentement la route sinueuse.
Une main sur le volant, l'homme tentait de se concentrer sur le goudron jonché de cailloux gris. Franchir chaque virage, gravir chaque montée.

Il ébaucha tout de même un sourire en repensant à son épouse, qu'il revoyait debout au seuil de leur pavillon, saluant son départ d'un geste de la main… Elle qui, dimanche encore, pliait son linge impeccablement. Elle qui choisissait elle-même quelles chemises il porterait, afin que celles-ci soient parfaitement assorties aux vestes et aux cravates, elle qui organisait la valise, puis la fermait d'un geste sec en poussant ce petit soupir de satisfaction qu'il entendait encore traverser le salon et qui

lui signifiait que oui, tout était prêt, tout était prévu. Alors seulement, il levait le nez de son itinéraire, pour jeter un œil entre les voilages qui encadraient les fenêtres du salon. Mais

le mur de thuyas
de bas en haut des fenêtres
où passe le ciel ?

Tout était prêt, tout était prévu.

Et, le lundi matin, il n'avait plus qu'à descendre l'allée étroite bordée de son impeccable pelouse. Il atteignait invariablement le fond du jardin où l'attendait sa Citroën décapotable gris métallisé. Le garage resterait ouvert ; la poignée à jamais cassée.

Sur le siège passager, gisait, froissé, l'itinéraire des bijouteries. Suivre l'itinéraire à la lettre, comme toujours. Longer les vitrines, pousser les portes aux carillons discrets, vérifier dans un miroir le nœud de sa cravate en attendant l'arrivée du responsable, s'incliner, présenter la nouvelle collection de la joaillerie Gaudrier, s'incliner, réciter les avantages incontestables de la joaillerie Gaudrier, fondée en 1884, dont le savoir-faire, unique, avait été transmis de père en fils, oui, il était le fils, s'incliner…

Sur le siège passager, gisait, froissé, l'itinéraire des bijouteries. Le suivre à la lettre, comme toujours. Ne dévier sous aucun prétexte. La rigueur, c'est d'être à l'heure. Et le bonheur… L'homme fronça les sourcils en cherchant la suite de la devise familiale et lui revint l'image de son épouse debout au seuil du pavillon, son geste de la main devenu automatique.

Alors la route, se concentrer. Gravir chaque virage. Longer la paroi rocheuse.

au bord de la route
cet étroit muret de pierre
appuyé au vide

Karine CHENESSEAU

L'auteure nous a apporté un passage d'un récit écrit il y a quelque temps ; elle avait d'abord écrit son récit en prose à gauche, avec sur la page de droite une suite de haïkus reprenant le récit autrement.

Puis, pour la rencontre, elle a intégré au fur et à mesure les haïkus dans la prose. Se demandant si les haïkus apportaient quelque chose de plus au récit. On était d'accord pour trouver que les haïkus apportent une seconde dimension, nous obligent à une rétro-lecture.

Texte 4

Dès l'ouverture des portes, Lucas et Marco ont pris place sur les barreras. Chacun ouvre sa petite boîte noire et installe son matériel devant lui : Marco enfile sur son pouce gauche sa palette d'aquarelle et son petit réservoir d'eau, et pose sur ses genoux son carnet à dessin. Quant à Lucas, il visse son appareil photo sur son trépied et sort un petit carnet de sa poche. L'un et l'autre se sont donné comme consigne de saisir les *instantanés* de la corrida. Histoire d'offrir une sorte de grammaire et de glossaire de la tauromachie, ils veulent en extraire les signes les plus lisibles, les détails les plus significatifs afin de leur donner tout leur sens.

Pour ce faire, ils ont commencé par établir une liste de mots clés, qu'ils ont choisi de conserver en espagnol et qu'ils classeront ensuite par ordre alphabétique. Peut-être par ordre thématique ou par ordre logique. Ils ne savent pas encore. Les photos ou les dessins viendront ensuite illustrer ou évoquer chaque mot, chaque détail, chaque instantané. Les couleurs dominantes seront le noir, le rouge et l'ocre qu'il s'agit de décliner et de conjuguer à l'infini.

D'abord saisir quelques gestes dans la foule qui s'installe en bavardant. Isoler un objet, un visage, une attitude. Traduire une émotion, une sensation. Dans une main, un chapeau, dans l'autre un coussin. À gauche, éventail noir sur chemisier blanc. Éventail rouge sur chemise noire, à droite.

Abanico
D'un coup de poignet
s'ouvre l'éventail
où s'engouffre le toro

Et au-dessus, l'or cuivré des trompettes ondulant sur les soieries rougeoyantes.

Banda
Que les couleurs dansent
cuivres et tambours
battent les cœurs dans l'arène

Dès les premiers instants, ils multiplient les *instantanés* : *abanicos, alguazils, banda, paseo*... Outre la photo, le travail de Lucas est de rédiger de petites définitions poétiques, sortes de haïkus, qui doivent révéler l'esprit de la corrida.

Paseo
Au son des trompettes
la mort déjà annoncée
avance tête haute

Ainsi ils ont l'impression d'atteindre l'essence même des êtres, des hommes comme des animaux, et aussi des objets. Et même des idées.

Pour Lucas, chaque poème est une nouvelle définition qui vient enrichir son dictionnaire personnel.

Joël GLAZIOU, tiré de *Ce fut une messe en forme de corrida*. Éd. Luce Wilquin, 2012.

En 2012, pour écrire ce récit, l'auteur avait besoin de donner la définition de certains termes de la corrida ; ne souhaitant pas utiliser des notes, il eut l'idée de donner les définitions dans le texte même, sous forme de haïkus. Il dit aujourd'hui qu'il écrirait les haïkus un peu différemment.

Texte 5

Sur la route abandonnée au crépuscule : vrombissement agressif. Un bolide en mal d'ivresse transperce le silence qui s'installe. Les cahots de la chaussée répercutent à l'infini le bruit parasite. L'écho se fait complice et le trouble perdure au-delà du passage. Outrage à la paix du soir.

Jeune hérisson
En fol vagabondage
Prends garde à toi

Dans les branches encore tremblantes, un couple de pigeons s'ébat. Le bruissement de leurs corps en lutte amoureuse effraie le chat du voisin. Celui-ci rebrousse chemin et va voir plus loin. Le bac du compost est plus facile d'accès et parfois source de plaisirs insolites.

Odeur de poisson
Promesse d'un vrai festin
Sans bourse déliée

Dans la maison qui se referme, des pas glissent. Des voix à peine perceptibles telles une musique légère. Le silence à nouveau retrouvé s'installe, maître des lieux et des âmes.

Sur le guéridon
Gardienne des songes
Une lampe bleue

Annick CADAU

Belle évocation de l'atmosphère d'un soir.

Texte 6

Suis-je mort ?
J'en doute : je m'entends pousser des ailes
En éventail au gré des vents, je vole,
Défiant l'espace, cet infini.
Je me sens lourd d'équilibre,
Lourd d'un trop plein de vide.

Frêle funambule
Glissant au fil d'ariane
Au loin la lumière

À perte de vue
Moins que rien
L'horizon inoccupé
Invisible destinée
Volatilisée
L'éternité me tend les bras.

Au champ des possibles
Sur le pont de mes soupirs
Quête d'aventures

Philippe COTTEVERTE

L'auteur a intégré des haïkus dans un texte en vers libres.

Dans son premier essai, les haïkus étaient, par les thèmes et le style, trop proches du texte en poésie libre. À l'écoute, il était difficile de distinguer les haïkus. Il a ré-écrit les haïkus pour cette version finale.

Texte 7

Rue du Pont des Fées…

Ce samedi soir, au clair de lune, la fenêtre entrouverte, l'air frissonnait, musical, du bruit des longues branches du saule pleureur. Comme une déesse aux grands cheveux, la créature s'agitait laissant apparaître des trous de lumière et des serpents d'ombre dans la pièce. J'aurais pu jouer avec ce labyrinthe se dessinant sur les tomettes, mais je restais recroquevillée dans l'entrebâillement de la fenêtre, au gré des bouffées d'air chaud ou frais, quelquefois parfumées du rosier revendiquant son existence. Puis les nuages entrèrent dans le jeu de présence-absence de la lumière.

Je m'endormais… Plus tard lorsque je rouvrais les yeux, les étoiles m'attendaient.

La lune brille
Dans les encres de la nuit
La muse du ciel

S'offrir au ciel clair,
Marcher pieds nus, sur les tomettes rafraîchies.
M'asseoir sur les mosaïques du soleil, comme la marelle d'un jour éternel.
Chercher à me rappeler la nuit avant ce jour…

Les volets claquent
J'applaudis ce jour nouveau
Le rideau ouvert…

Chantonner pour me réapproprier l'écho des murs. Suivre des yeux le moineau qui prend son envol.

Croquer une pomme et quelques raisins oubliés sur la table.

Ignorer ma présence fugitive dans le grand miroir. Le vide… danse.

Le bruit des arbres
À fait fuir les étoiles,
Les fées se cachent !

Hel LE CONTE

Tout un univers, très personnel, de la nuit, entre poésie et conte.

Le passage à l'infinitif marque la symbiose de plus en plus profonde entre le personnage et le monde.

Quelques questions sur la chronologie.

Texte 8

Cet étrange et magnifique oiseau bigarré déambule activement
sur la pelouse par cette chaude journée d'été.
Fier et sûr de lui, martelant inlassablement le sol de son long bec ;
pour y trouver sa nourriture ; et soudain s'envole.

comme un papillon
zébrant la torpeur de l'été
la Huppe Fasciée

Maryse GAUMER

Certains se sont délectés à découvrir sur Google ce magnifique oiseau de nos vergers.

Le haïku vient clore le récit-description.

Ce haïku avait été proposé seul déjà au kukai et avait obtenu beaucoup de voix : il donne à voir la beauté de l'oiseau, et nous plonge dans l'atmosphère d'une journée d'été.

On s'est posé la question de la ponctuation. Certains seraient pour une ponctuation plus classique ; d'autres trouvent que ce rythme saccadé fait mieux ressentir la durée de l'observation et donne vie à l'oiseau.

Texte 9

Caresses boisées
sous d'hirsutes frondaisons
les arbres écoutent

tout le tohu-bohu du monde qui reprend ; les bipèdes bavards folâtrant à nouveau au gré des chemins enherbés, ensoleillés ;
le babil des oiseaux s'agitant aux orées,

toutes ces gammes tues aux cités déchaînées,

la magie de vivifiants matins, incongrus, si simples et ravissants, le bonheur d'un temps retrouvé, savouré, hors clichés citadins, sous quelque ancien chêne distillant ses rimes.

Frou-frou de feuilles
Celant d'augustes secrets
Les arbres apaisent

Patrick VIAUD

Beau travail des sonorités dans la prose poétique, qu'on retrouve aussi dans les haïkus. Garder cette caractéristique de l'ensemble. Pour apporter une rupture, les haïkus gagneraient à présenter une césure, qui les ouvrirait et ouvrirait le texte sur une autre réalité que celle de la forêt.

Texte 10

La promenade au phare

De marche en marche, le puits s'approfondit, la lumière s'intensifie, j'approche du feu, de lentilles.
Je sors sur le balcon, je fais le tour du phare, en pleine mer, en plein ciel.
Saine et sauve, je suis passée de l'ombre à la lumière.

L'île étale à mes pieds, comme un chien redevenu fidèle, j'ai, en gravissant l'escalier, terminé ma convalescence.

Les voiles blanches des petits bateaux sont les pages d'un livre terminé qui s'éparpillent.

Sous la lanterne
plus fin qu'un duvet de mouette
une mue d'éphémère

Monique LEROUX SERRES

Le lien entre le haïku et le texte est-il assez explicite ? La mue de l'éphémère faisant écho au corset et aux béquilles abandonnés, au début d'une nouvelle vie…

- Page Facebook du Kukaï d'Anjou :

https://www.facebook.com/pages/category/Band/Kuka%C3%AF-dAnjou-101725367942831/

Livres

Par *Danièle Duteil*

Sur les chemins de l'après

Jean-Hugues MALINEAU et Françoise NAUDIN-MALINEAU

Haïbun de Françoise Naudin-Malineau, en hommage à Jean-Hugues Malineau (1945-2017).

Le chemin est un thème essentiel pour le couple Naudin-Malineau, deux poètes guetteurs de l'instant, de l'étincelle de bonheur jaillie à fleur d'eau, tel « l'éclair bleu martin-pêcheur ».

À l'image de Bashô, ils ont eu l'habitude, pendant une trentaine d'années de vie partagée, de chausser ensemble leurs « semelles de vent » pour parcourir ces terres charentaises, chères à leur cœur, où ils avaient scellé leur engagement mutuel…

« Jean-Hugues a scrupuleusement choisi sur une carte IGN un parcours de routes minuscules, "des routes de bicyclette" comme je les appelle… ».

Lisant les confidences de l'auteure, je ne peux m'empêcher d'assimiler le cours de l'existence au tracé d'une route, au parcours de la rivière, au cycle des saisons, thèmes omniprésents au fil des pages.

Inlassablement, le chemin tire l'humain en avant, vers de nouvelles découvertes, l'invitant à le suivre sur les pas de ceux qui l'ont foulé avant lui. Il est (il fut) la voie à emprunter, à deux ici, « en bavardant, la main dans la main ». Au gré de l'humeur et de la fantaisie, il décline ses charmes « fleurs rares et protégées » cueillis à quatre mains…

« Un lien étroit unit la cueillette à l'écriture des haïkus : fleur après fleur le bouquet réalise le carpe diem de la vie. ».

Et puis un jour, le fil casse, l'un des deux a fini sa route, on bascule hors du temps ; « juste un pas de côté » et le vent prend la place de l'autre. Le chemin ne s'arrête pas pour autant, il continue à serpenter, et à ouvrir d'autres chemins à parcourir différemment : « je me projette à l'envers le film », en composant « un bouquet mental ».

Ruelles endormies
dans le creux de la pierre
une fontaine nous écoute passer

La prose de Françoise, qui réapprend à marcher, procède par délicates touches. Elle surgit sur un souvenir réveillé, le pinceau de la lumière, le reflet de l'eau, un chant d'oiseau, l'aspérité du terrain : « Je retrouve nos chemins, mes pas dans nos pas ».

Parfois suspendue à une réminiscence,

« ...je retrouve nos petits cailloux, sous forme de haïkus... »

la plume repart d'un coup d'aile, à la suite d'un papillon, épouse le rythme du moment : celui de la vie, d'une autre vie, fallacieuse, ombre et lumière sous les paupières :

« Je te retrouve et je te perds, fugue avec toi et reviens sans toi si proche pourtant au fond de moi. »

Elle s'écoule en creux, comme la rivière tant de fois côtoyée, qui « s'enfuit et demeure », disparaît dans le « déversoir », ressurgit dans l'ocre du jour et devient soudain l'encre des mots :

À mes lèvres coule une rivière.
Elle désaltère la soif
qui brûle
au fond de moi,
et nous marchons avec
le ciel à l'envers,
dans la compagnie des nuages
et des oiseaux.

Le vers libre arrive souvent sous la plume. Il dit l'intime de l'être qui se reconstruit, double, entre deux rives, porteur du regard et du souffle de l'autre, sans lesquels la vie perdrait sa saveur :

À mes lèvres des mots
me redonnent ton souffle
comme on entend la mer
au creux d'un coquillage,

et je ne sais plus
si c'est moi qui te parle
ou toi qui m'appelles
de tout ce que tu portes

en toi

« L'absence n'est pas le vide », assure l'auteure. Grâce à l'amour qui cimente le couple, à la passion partagée pour les haïkus, la beauté du monde continue d'irradier, et le voyage peut se poursuivre en remontant le temps :

« Ce qui continue à vivre en moi a pris sa source dans nos haïkus. ».

Dans cet envers de la vie qui se nourrit de l'avant, les saisons retrouvent leur place, printemps, été, automne, hiver : selon l'immuable loi de nature, « le temps n'en finit pas / de recommencer » :

Dans son lit de feuilles mortes
tout en fleur le cognassier
comment fait-il ?

Le bref poème n'est pas nommé au hasard le poème du partage. Ses « mots parlent du monde mais aussi des choses de la vie et de nous-même au plus intime, au plus secret. ». Et grâce, à la « petite presse à bras », de Jean-Hugues Malineau, toutes ces pépites, recueillies sur des sentiers communs, sont ensuite imprimées sur papier choisi. Soigneusement reliés par Françoise, au fil et à l'aiguille, en minuscules livres à offrir aux amis en guise de cartes de vœux, ils sont dévoilés au cours d'une soirée festive.

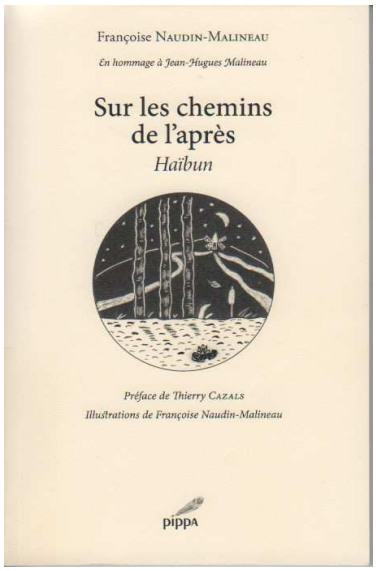
D'autres passionnés du haïku, d'autres amis, d'autres passeurs ont aussi pris le relai pour transmettre la flamme. Aujourd'hui les poèmes nous sont offerts, sertis dans leur prose sensible et dans ce joli livre ponctué des fines illustrations de Françoise Naudin-Malineau elle-même.

D. D.

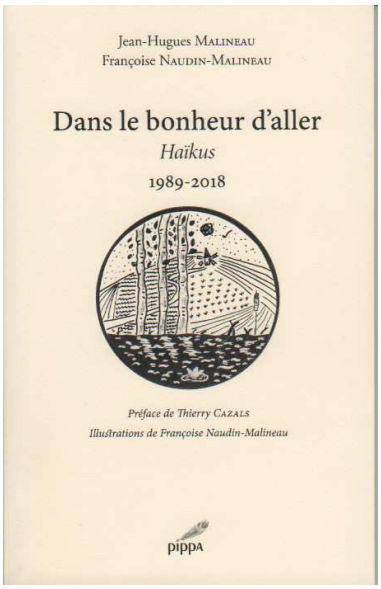
Lire également, de J.-H. Malineau et F. Naudin-Malineau : *Dans le bonheur d'aller*

Tous les ans, Jean-Hugues Malineau et son épouse offraient à leurs amis, en guise de cartes de vœux, « ces plaisirs éphémères glanés à fleur d'instant » nommés haïkus. Ils sont ici rassemblés, trois ans après la mort de Jean-Hugues. Le titre du recueil, ainsi que chaque double-page, respirent la joie et l'émerveillement du couple devant la beauté d'une campagne charentaise maintes fois parcourue « à pied, à bicyclette, sur les chemins, sur les rives » (*Sur les chemins de l'après*) : *La lumière de par chez nous, Douze mois de senteur, La fête dans les nuages, Dits de l'eau, Chemin faisant*… Au plus près des éléments, les deux poètes, qui excellent dans l'art de la surprise, disent leur ravissement : *L'eau / a toujours / la lumière à la bouche ; Les soirs d'été / les arbres s'allument / de l'intérieur ; Dans le pinceau du peuplier / le vent devient / de la lumière ; Labour d'octobre / la terre a le soleil / dans la peau ; Sur la ligne de crête deux nuages blancs / promènent le bleu du ciel*… Une célébration de la vie qu'accompagne un sentiment d'urgence : *Un temps infime / entre la dernière hirondelle / et la chauve-souris*. Fugitif par essence, le moment présent somme les promeneurs d'en saisir le nectar… *Penchés sur le vieux pont / ensemble on l'a vu jaillir / le martin pêcheur* et de se repaître de la moindre vibration de la terre, de l'eau, de l'air ou de la lumière.

D. D.



Sur les chemins de l'après, Françoise Naudin-Malineau. Préf. : T. Cazals. Ill. : auteure. 16 €. Éd. Pippa, mai 2020. https://www.pippa.fr/



Dans le bonheur d'aller, haïkus – 1989-2018 : Jean-Hugues Malineau / Françoise Naudin-Malineau. Préf. : T. Cazals. Éd. Pippa, mai 2020.

Dérèglements de contes

Recueil de haïbun de Daniel BIRNBAUM

Éditions du Tanka francophone, 2020. Prix : 20,00 €.

https://www.revue-tanka-francophone.com/

Haïbun et tanka-prose constituent des récits particuliers puisque leur forme est hybride : ils mêlent en effet prose et poésie (haïku pour le haïbun, tanka pour le tanka-prose). Les genres mixtes sont fort anciens. Remontant à l'épopée, en Occident, ils sont alors rattachés à la tradition orale.

Outre l'épopée, la littérature orale englobe entre autres la fable et le conte. C'est ce dernier genre narratif que Daniel Birnbaum a choisi pour parler de ses semblables. Le conte est un récit *fictif*, fragmentaire, rendu encore plus fragmentaire dans *Dérèglements de contes* par l'introduction, dans sa trame, du haïku ou du tanka, sortes d'arrêts sur image, l'espace d'une réflexion ou d'une respiration.

Or, le haïbun ou le tanka-prose, nés au Japon, sont également des récits de vie, réels dans la plupart des cas, bien qu'il existe aussi des contes à poèmes.

Je vois là chez l'auteur une manière de rapprocher des genres, à travers les siècles et au-delà des frontières, afin d'établir des ponts : car l'histoire de l'humanité se répète, avec force ressemblances. Elle n'est pas si différente aujourd'hui de ce qu'elle était hier, là ou ailleurs, traversée par les mêmes interrogations, errements, soubresauts.

Les expressions et le vocabulaire « Il était une fois », « C'était », « Un jour », « Loin d'ici », la sorcière, le petit vieux, le nain… signent le conte, ainsi campé dans un non-temps et un non-lieu bien caractéristiques du genre. De telle sorte que les expériences relatées deviennent universelles. L'auteur grapille comme il veut sur l'échelle du temps, en des lieux divers. Il est ici à la table d'un café à San Francisco, mais son esprit parcourt la ville de toutes les légendes. Trois itinéraires s'offrent, il prend le plus ouvert, celui de Bay Bridge. Alors, l'imaginaire prend le pas, à bord d'un *cable car* conduit par un vieil homme amoureux d'une jeune et belle voyageuse.

Insensiblement, les données se brouillent, servies par l'heure, au début du jour, les conditions météorologiques, avec ce « ciel de traîne » qui « se marie à la mer », la « lumière du soir », l'ambiance envoûtante, « air de saxo » et « rayon de lune ». Vertige d'un instant, pas facile de ne pas perdre pied. Le haïku, qui devrait réorienter vers le concret et le réel, s'accroche à une lumière diffuse, ambiguë…

matin d'hiver
sur la colline les éclairs
font semblant d'aider

Le conte participe-t-il du rêve ? Il en est proche en tout cas. Il naît de la rêverie, du vide de la page blanche ici, carte postale impossible à écrire, qui abolit les limites spatio-temporelles et convoque d'autres figures issues de l'imaginaire ou de l'histoire collectifs. Le haïku éclaire de son flash, par intermittence, une scène flottante, dans un entre-deux équivoque.

Ailleurs, Daniel Birnbaum anticipe. Les personnages déambulent dans un vieux quartier où subsistent encore des trottoirs : ceux-ci mènent à des magasins où surnage une étrange odeur, comme dans cette bibliothèque de 2017 regardée comme un lieu antique. Là, « les gens viennent de loin et de partout pour voir et toucher des livres… ». La petite-fille qui, guidée par son papi, va de surprise en surprise, finit par découvrir les mots écrits sur de vraies pages de papier, ceux qui vous emportent irrésistiblement dans leur tourbillon de lumière et de musique. Les tankas posent le décor extérieur, mais encore une fois le réel s'embue et déstabilise. Étrange… les règles s'inversent insensiblement :

ce matin la fenêtre
quatre carreaux de buée
et autant de vide
que manque-t-on de voir
à travers des yeux de verre

Plus loin, *Le cordonnier du shtetl, Le guide, L'enfant, Dernière comptine* ou encore *La pierre philosophale,* agitent de sombres souvenirs, un temps de guerre où il ne faisait pas bon être dissemblable ou appartenir à un autre camp. Le conte puise aussi ses sources dans un réel parfois trop difficile à appréhender ; l'imaginaire le réinterprète pour en faire un récit moral, acceptable, éclairé par la figure de la femme, de l'enfant, du laissé-pour-compte, de l'innocent, voire du résistant. Même si ces contes ne se terminent ni bien ni mal en général, l'amour et l'empathie les nourrissent d'espoir. Quand subsiste un brin d'humanité, tout n'est pas perdu. Ce n'est pas pour rien si le nain, lui dont la bassesse « n'était pas celle des autres », endosse finalement le rôle de guide.

Dans le désarroi ambiant, le tanka livre une réflexion personnelle qui en appelle à toutes les consciences…

là-bas au loin
dans le semblant de lumière
le reste de jour
comment tenter de guérir
des haines inexplicables ?

…tandis que le haïku se fait senryû pour épingler la petitesse humaine :

place du marché
de nombreuses oies
se font entendre

Le ton goguenard domine quand il s'agit s'asséner quelques vérités bien senties à la Sainte Institution religieuse, toujours prompte à triompher du Malin et à retourner à son avantage tout phénomène paranormal, figuré par *La source des maux* :

« …toute guérison attribuée à l'eau de la source était considérée comme suspecte par les curés, bigots et autres gens bien-pensants. Pour ceux-là, qui voient souvent les choses d'un mauvais œil, la maladie était une punition de Dieu et l'infirmité un signe que vous aviez péché. ».

Une hypothèse rêvée donne de même dans l'irrévérence, balayant d'un revers de main comique la moindre illusion qui subsisterait encore à l'égard de la religion…

« Et je conclus toujours mes prêches par : ne croyez pas en moi, je suis un menteur ! ».

Finalement, il serait déraisonnable de vouloir trouver de ce côté-là un remède aux maux qui rongent le monde. Parfois, une sorcière peut beaucoup plus, même involontairement, qu'un homme d'église, pour réparer les erreurs de la création….

« …on ne sait jamais / d'où viennent les voies nouvelles », affirme l'auteur dans *La sorcière en lady*.

Rien n'est définitif en réalité, car la nature est bien faite. Le cours des choses se transforme de lui-même, au moment où l'on n'y songe pas vraiment, comme dans *Le centre du monde*…

un peu de vent
les mangues mûres tombent
nouvelle saison

Le haïku et le tanka portent fréquemment la voix du bon sens, doublé de réassurance. Ils fonctionnent comme un discours off, murmuré par un personnage extra temporel et hors-cadre, fort de son expérience. Est-ce la sagesse qui s'exprime, sans chercher à interpréter ni à comprendre ? Car la destinée est ce qu'elle est.

dans la forêt
il n'a que faire du ciel
le chemin

Mais les hommes sont hommes, s'agirait-il d'animaux qui se cherchent un roi… *La mangouste et le serpent* prend des allures de fable, ponctuée d'une brève déclaration moralisatrice :

« …finalement, sont des princes tous ceux qui ne veulent pas être rois. »

À la manière de La Fontaine, Daniel Birnbaum traque les travers humains en se servant de figures animales. On s'amuse souvent, bien que le propos soit en général des plus sérieux. Il faut dire que les situations sont plus vraies que vraies : le livre ne s'appelle pas pour rien *Dérèglements de contes*.

Plus on progresse, plus la bizarrerie prend le dessus : les animaux raisonnent, se jalousent, se toisent du regard, jouent au plus puissant ou au plus malin ; mais encore, le conte prend jambe pour faire l'homme d'importance, le doudou de l'enfant revêt soudain les traits physiques et moraux d'une créature hybride : on ne sait à quelle catégorie rattacher *Le gai moutours*, les dociles, les simplets, les moutons, les pelucheux… Il est étrange, c'est tout ; voilà son malheur : peu de monde aime ceux qui sortent du lot. Et pourtant… Si les maux qui gangrènent la planète résultaient de la morne uniformité, si confortable mais tellement absurde ?

été sans nuages
le ciel est plein d'oiseaux bleus
si ça se trouve

Le teint du lutin, bourré de fantaisie, réaffirme que l'habit ne fait pas le moine, pas plus que la couleur de la peau. « Le destin n'a d'autre destin que de s'accomplir. ». Seul, le regard porté sur le monde doit changer.

les défauts du jour
sous la lune
des ombres élégantes

Chacun, sur cette terre, court après le bonheur, ne sachant trop où le trouver, quand le chemin le plus évident semble être celui de l'âme, de la conscience, de la simplicité aussi : tenter se reconnecter aux éléments et à la marche du cosmos constitue un début de réponse.

Dérèglements de contes est jalonné de photos-haïkus, autant de voyages à travers le monde : Maroc, République Tchèque, Pérou, Inde, Népal, rappelant la diversité à l'œuvre sur la terre, la beauté, la sérénité même… bien qu'un de ces *haïsha* fasse allusion à la folie humaine, inhérente sans doute à l'espèce. Tout a un sens, reste à pouvoir le décrypter.

tombées
pour se souvenir
les étoiles jaunes

Des récits attachants, souvent étranges, voire tordus, à l'image des arbres (?) de la couverture, de l'humain aussi ; souvent, le bon ou le non-conforme font figure de curiosités et dérangent telles verrues au milieu d'un visage.

Danièle Duteil

Nos adhérent-es ont du talent – Publications

The colour of the shadow / *La couleur de l'ombre*, de Daniel BIRNBAUM

Voici un recueil de haïkus et de tankas qui joue constamment sur l'ambivalence, depuis le titre, *The Colour of the Shadow* / « La Couleur de l'Ombre », basé sur l'oxymore et en deux langues, jusqu'aux différents procédés d'écriture.

Daniel Birbaum superpose des strates d'images et de sens, de visions aussi : dans le tanka, le début capte l'extérieur (description) pour ensuite glisser vers l'intime de la pensée.

Ailleurs, l'auteur exploite la poétique de la trace, de la mémoire, chère à la philosophie japonaise. L'empreinte, visible ou non, parle de ce qui a été, elle fait s'immiscer un vécu passé dans l'instant présent, naturellement impacté par cette intrusion.

Il use savamment aussi des ambiances brume et brouillard qui créent un effet de flottement supplémentaire, bouleversant les perceptions sonores et visuelles. Parfois, les éléments peuvent s'inscrire complètement en creux.

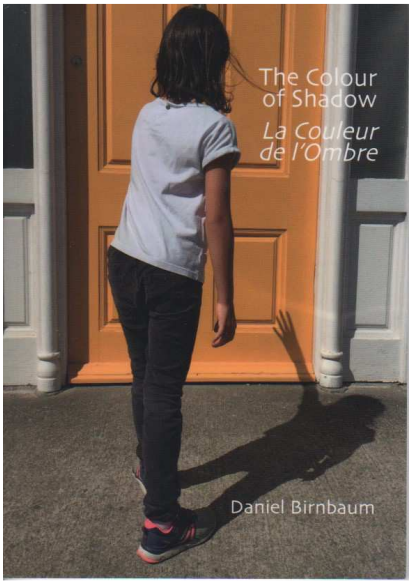
Le monde est-il réel ? Est-il factice ? *The colour of the shadow* entretient l'illusion. Belle maîtrise de l'art du tanka et du haïku !

above the clouds
only planes
that make more clouds
criss crossing the sky
in useless lines

au-dessus des nuages
rien que des avions
qui font plus de nuages
rayant le ciel
de lignes inutiles

scribbled on my forearms
the last message
of the weeds

sur mes bras
le dernier message
des mauvaises herbes



Recueil bilingue. Alba Publishing, 2019

Annonces – Appel à haïkus et tankas

AUX AMOUREUX DE LA BRETAGNE ET AUX BRETONS : APPEL À HAÏKUS ET TANKAS – LA BRETAGNE CÔTÉ MER ET CÔTÉ TERRE / PATRIMOINE CULTUREL ET NATUREL…

Les éditions Pippa, Alain Kervern, Pierre Tanguy et moi-même vous invitons à participer au prochain recueil collectif de haïkus et tankas consacré à la Bretagne.

- Quelques pistes : climat, relief, géologie ; paysages, forêts, landes, collines, vallées et voies d'eau / sites remarquables (naturels et autres sites) / végétation, cultures, parcs et jardins / littoral, îles, plages, ports et activités portuaires, pêche, phares et sémaphores / architecture… fortifications, châteaux, églises, chapelles, calvaires, les fontaines… / langue, arts et traditions (symboles et légendes ; rituels ; pardons, pèlerinages ; habits de fête ; musique, instruments de musique, chants, bagads, festnoz, danses…) ; artisanat, travail des hommes et des femmes ; gastronomie / habitat… Préciser le lieu si possible.
- Écrire en objet : « Collectif Bretagne ».
- 10 à 12 poèmes inédits au maximum par personne.
- Nom et prénom après chacun d'eux.
- L'auteur/e certifie sur l'honneur que ses textes n'ont jamais été publiés en recueil ou en revue.
- Envoi dans le corps de l'e-mail à bzh.collectif@yahoo.com entre le 01 avril et le 15 octobre 2020. Aucune correction ne pourra être demandée après envoi.
- Les participants acceptent par avance d'être publiés aux éditions Pippa.
- Pas de rémunération : 3 exemplaires du recueil envoyés pour 2 achetés.

Danièle Duteil

APPEL À HAÏKUS FRANCOPHONES

Thème : Le soin dans toutes ses acceptions

Collectif dirigé par : Françoise Maurice et Eléonore Nickolay.
À paraître chez PIPPA éditions, Paris, au printemps 2021.

Règlement complet sur :

https://association-francophone-de-haiku.com/wp-content/uploads/2020/04/Soin_2020.pdf

Mainichi : 23e concours 2019. Félicitations !

Les résultats complets du 23e concours Mainichi 2019 sont visibles en suivant ce lien :

https://cdn.mainichi.jp/vol1/2020/07/11/20200711p2a00m0na016000q/0.pdf

« Au Japon en général on considère qu'il existe deux façons de composer un haïku, et ceci semble se vérifier dans toute langue : la technique du *tori-awase* (juxtaposition "décalée" de deux images) ou celle du *ichibutsu-shitate* (qui consiste à ne traiter que d'un sujet, mais, encore une fois, de façon "décalée"). Cette liberté de point de vue, je l'ai remarquée dans de nombreux haïkus présentés cette année, et j'en ressens une vive joie. Merci à toutes et tous ! » Seegan Maabesoone (juge).

- Premier Prix international

the winter jacket smells
less and less
of my father
– Hugo Alroe (Danemark)

la veste d'hiver
sent de moins en moins
mon père

Les haïkus de nos adhérents et adhérentes

- Parmi les Seconds Prix :

du vent sur la lande
devant la léproserie
une croix rongée
– Danièle Duteil (France)

- Parmi les Mentions honorables :

fleur blanche d'orchidée
la lumière serait moins belle
sans tes grands pétales
– Jean Antonini (France)

allongé dans l'herbe
une fleur se pose
sur un papillon
– Daniel Birnbaum (France)

fête des pères
sa veste préférée
si grande sur mes épaules
– Joelle Ginoux-Duvivier (France)

orto botanico
un lézard bouscule le temps
du cadran solaire
– Monique Leroux Serres (France)

Vie de l'AFAH

Haïbuns sur le thème du (dé)confinement

Toutes les personnes ayant répondu à l'appel à haïbun, ainsi que les adhérents et adhérentes de l'AFAH, pourront voter pour leurs 5 haïbuns préférés (fichier joint à l'envoi de *L'écho de l'étroit chemin* n° 22). Les plus remarqués feront l'objet d'une parution dans le numéro spécial de *L'écho de l'étroit chemin,* à paraître vers le 30 septembre 2020.

- Date limite de vote : le 20 septembre 2020 ; indiquer le numéro de chaque haïbun choisi et son titre.

Assemblée générale de l'AFAH

Elle se tiendra à distance, par visio-conférence, mi-novembre. L'ordre du jour sera adressé aux adhérents et adhérentes un mois auparavant.

Lancement du recueil collectif de haïkus *Naître et renaître* (Éditions Pippa, direction D. Duteil) :

Vendredi 23 octobre 2020, au 38e Marché de la Poésie, Place Saint-Sulpice, Paris 6e. Sous réserve bien sûr. Renseignements : echo.afah@yahoo.fr

L'écho de l'étroit chemin

BULLETIN D'ADHESION A L'AFAH

(Association Francophone des Auteurs de Haïbun, *L'étroit chemin*)

NOM : ----------

PRÉNOM : ----------

ADRESSE : ----------

PAYS : ----------

COURRIEL / TÉL. : ----------

TARIF ANNUEL : 12€ à régler par chèque libellé à l'ordre de Germain REHLINGER, trésorier de l'AFAH et à adresser à Germain REHLINGER – 5, rue des Pinsons – 68420 ÉGUISHEIM – France
Possibilité de paiement par Paypal (13 €) à partir du site AFAH : https://association-francophone-haibun.com

Copyrights des visuels :

Illustrations :
Photographie de Gérard Dumon : p. 10, p. 22.
Autres photographies : Danièle Duteil
Conception, contenu et choix des visuels : Danièle Duteil
Conception graphique : Meriem Fresson
Mise en page : Danièle Duteil
Ajustements : Michel Duteil

Responsable de publication : Danièle Duteil